DISSERTATION

N° 35.

SUR

LA NOSTALGIE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 mars 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR M. REYNAL, de Cazenac,

Département de la Dordogne.

« *Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos*
« *Ducit, et immemores non sinit esse suî.* »

OVIDE, *de Ponto*, lib. 1 (*ad* RUFINIUM).

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ, *Président.*
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

LOUIS REYNAL, CHIRURGIEN.

A LA PLUS TENDRE ET A LA PLUS CHÉRIE DES MÈRES,

LOUISE CHABANNE.

Vous qui n'avez jamais cessé de me combler de bienfaits ; vous qui vous êtes imposé toutes les privations pour mon bonheur ; vous à qui je dois tout, que vos noms, tracés à la tête de cet opuscule vous attestent qu'ils sont également les premiers gravés dans mon cœur.

AUX MEILLEURS ET AUX PLUS CHÉRIS DES ONCLES,

J. B. CHABANNE, PRÊTRE,

ET ANTOINE REYNAL, CHIRURGIEN.

Comme gage assuré de l'amitié la plus pure, du respect le plus profond et de la reconnaissance la mieux sentie.

A MON FRÈRE,

ANTOINE REYNAL.

A MON BEAU-FRÈRE,

ANTOINE FLEURAT,

ET A MA SOEUR,

FANTILLE REYNAL, SON ÉPOUSE.

O vous que la bonté du cœur et l'amitié la plus fraternelle ont fait toujours sourire aux sacrifices qu'a coûté mon éducation ! vous que ces seules raisons rendraient chers à mon cœur, croyez que j'ai su l'apprécier, et que mes efforts dorénavant tendront uniquement à vous en prouver ma reconnaissance !

M. REYNAL.

DISSERTATION

SUR

LA NOSTALGIE.

Considérations générales.

Parmi les nombreuses affections morales, il n'en est peut-être pas qui mérite plus de fixer l'attention du médecin que la nostalgie. Quel est l'homme, en effet, qui peut sans émotion abandonner les lieux qui l'ont vu naître? Quel est celui qui, sans inquiétude, entend sonner l'heure du départ? N'a-t-on pas vu, dans ces derniers temps, l'habitant de la Sibérie regretter amèrement le climat rigoureux qui lui a servi de berceau? Ne l'a-t-on pas vu le préférer aux riantes campagnes du sol français, et acheter de la vie le désir trop ardent d'y retourner? Quel est celui qui, abandonnant ses pénates chéris, ne porte pas vingt fois involontairement ses regards en arrière, comme pour leur dire un dernier adieu?

Oui, ce désir a sur nous un pouvoir si grand, que la froide Laponie a mille fois plus de charmes pour celui qui y a reçu le jour que l'heureux ciel de la fertile Italie? Sans aller si loin, considérons l'habitant de la campagne qui ne vit qu'à la sueur de son front, nous le verrons préférer la rustique chaumière qui l'a vu naître à la magnificence des palais et des grandeurs; nous le

verrons enfin préférer à la molle indolence ce poison de l'âme, les travaux les plus rudes. Idée que le prince des poëtes latins a si merveilleusement rendue dans ces trois vers :

« *En unquàm patrios, longo post tempore, fines,*
« *Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,*
« *Post aliquot, mea regna, videns, mirabor aristas.* »

Si l'on voit des hommes s'expatrier ; si l'on voit le pilote affronter les vagues de la mer ; le fils de Mars jouir au milieu de l'horreur d'un combat, ce n'est que dans le dessein de revenir un jour dans leur patrie jouir en paix du fruit de leurs travaux. Si l'on voit enfin des peuplades entières s'expatrier pour toujours, et aller chercher dans des pays lointains des habitations nouvelles, chacun de leurs membres, une fois fixé, cherche à retrouver un champ tel que celui qui cernait sa chaumière, un ruisseau semblable à celui qui arrosait sa prairie ; chacun d'eux, en un mot, cherche à retrouver son ancien domicile.

Je ne prétends pas cependant décrire cet état d'oppression que ressent celui qui, pour la première fois, voit disparaître les limites de sa patrie ; cet état est beaucoup plus difficile à décrire qu'à ressentir, et c'est à l'âme tendre et sensible que je laisse le soin de suppléer à ma description. Qu'il me suffise seulement de faire observer avec quelle sensibilité touchante Virgile, à cette occasion, s'est exprimé dans le vers suivant :

« *Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.* »

Lorsque l'homme, en effet, pour la première fois quitte les personnes qu'il aime, et dont il reçoit des soins continuels; lorsqu'il se trouve dans des contrées où tout lui est étranger, où rien ne lui rappelle d'agréables souvenirs, n'est-il pas naturel qu'il sente la diversité de ces deux positions, et que ses regrets soient en proportion de cette différence. Mais ces regrets, me dira-t-on peut-être, doivent s'affaiblir par les nouvelles habitudes qu'il peut con-

tracter, et par le temps, le temps qui détruit tout, jusqu'aux souvenirs les plus profonds. J'en conviens, cet état est naturel, mais à cette différence de bien-être peuvent encore se joindre d'autres sentimens pénibles, tels que la haine, les mauvais traitemens, l'humiliation, etc.; les chagrins, dans ce cas, augmentent et se renouvellent à chaque outrage; le désir de revoir sa patrie s'exalte, et cet état n'offre encore rien de surnaturel, et ne doit nullement être regardé comme un état pathologique. Mais quand, loin de rechercher la société, l'individu court se plonger dans la solitude; quand, loin de bannir ses soucis, il met sa jouissance dans les douleurs; quand, loin de relever son courage, il se plaît à l'énerver, son regret alors a dégénéré en véritable maladie; et c'est ce regret immodéré qui a reçu le nom de *nostalgie*, et qui n'est autre chose, comme l'a fort bien observé M. le professeur *Pinel*, qu'une variété de la mélancolie. Cette affection, en effet, ne gît point essentiellement et uniquement dans le désir ardent de revoir sa patrie. Pour la caractériser, il suffit, comme je le dirai plus bas, qu'il existe un désir positif et surtout bien déterminé sur un objet quelconque : caractère essentiel qu'il est d'autant plus important de noter et de bien apprécier, qu'on l'a confondue souvent avec l'ennui, quoiqu'il existe une grande différence entre ces deux affections.

L'ennui consiste, en effet, dans un désir vague; la nostalgie, au contraire, dans un désir réel, positif, exalté, et surtout bien déterminé de posséder ou de revoir l'objet désiré. Néanmoins, comme, en quittant ses foyers, l'homme abandonne tous les objets qui sont les plus chers à son cœur, le désir de les revoir doit naturellement se présenter souvent à son imagination; et comme il ne manque pas alors, si sa position est pénible, de la comparer au bonheur qu'il goûtait dans sa patrie, son désir s'exalte, et suffit pour constituer l'affection nostalgique. Dans d'autres cas cependant, elle peut dépendre d'un désir tout opposé, comme j'ai eu occasion de l'observer plusieurs fois sur de vieux militaires retirés dans leurs

foyers, que l'envie seule de rejoindre leur régiment rendait nostalgiques, et qui n'ont été guéris que par l'accomplissement de leurs vœux et de leurs désirs.

Ainsi je pourrais rapporter l'observation d'un vieux marin âgé de cinquante-neuf ans, qui, licencié lors de nos dissensions politiques, devint nostalgique après être rentré au sein de sa famille, quoiqu'il y jouît d'une honnête fortune, et qu'il y fût aimé et estimé de tous ses concitoyens.

Ce brave s'était engagé dans la carrière militaire à l'âge de quatorze ans, et, depuis cette époque, il n'avait plus abandonné le bord du bâtiment qu'il avait monté pour la première fois. Là se trouvaient tous les objets les plus chers à son cœur; ses camarades étaient sans cesse présens à son imagination, et il ne pouvait pardonner au gouvernement actuel l'injustice qu'il commettait à son égard en lui préférant, disait-il, des jeunes marins que le bruit du canon allait effrayer et forcer à regretter la paisible tranquillité qu'ils goûtaient dans leurs foyers. Ses chagrins augmentaient de jour en jour, et ce ne fut qu'après de nombreuses sollicitations qu'il fut guéri du mal qui le dévorait, en retournant terminer sa carrière sur le bâtiment qu'il avait monté pendant quarante-cinq ans, et qui était devenu sa nouvelle patrie.

Cependant, comme le désir de revoir le berceau de son enfance me paraît devoir naturellement se présenter le plus souvent à l'imagination de l'homme, c'est sous ce point de vue que je vais en traiter dans cet essai.

Définition.

Les médecins ont donné le nom de *nostalgie* à une affection que, dans le langage vulgaire, on désigne sous celui de *mal du pays*, c'est-à-dire un regret immodéré de se voir éloigné de sa patrie, et un désir ardent d'y revenir; désir accompagné de symptômes qui en font une véritable maladie, qu'on a désignée sous différens noms,

tels que *nostalgie*, *pathopatridomanie*, *nostomanie*, *philopatridomanie*, *nostopatridalgie*, *nostopatridomanie*. Mais, de toutes ces dénominations, la première, qui dérive de deux mots grecs, dont l'un, *νόστος*, signifie *retour*; et l'autre, *ἄλγος*, *ennui*, *tristesse*, ayant été généralement adoptée, je vais me conformer à l'acception générale, et passer de suite aux causes qui peuvent la produire.

Des causes.

Pour trouver les causes de la nostalgie, le médecin doit remonter jusqu'aux premières impressions que les objets peuvent faire sur l'homme. Il doit considérer la sensibilité exquise qui est l'apanage des premières années de sa vie, et ne jamais perdre de vue la facilité avec laquelle se distend outre mesure l'arc de ses sensations. Pour s'en convaincre, il n'a qu'à se rappeler l'exemple de cet enfant que rapporte sa nourrice aux auteurs de ses jours : il gémit, il pleure, il se désole quand il la voit partir; on a beau lui prodiguer caresses et bonbons, il refuse tout, il l'appelle sans cesse, et conserve d'elle un long souvenir. N'est-il pas vrai d'ailleurs que les lieux qui furent le théâtre de nos premiers amusemens sont toujours gravés dans notre mémoire, tandis que nous ne conservons qu'une idée confuse des palais et des beautés que nous voyons ailleurs ? Quel est l'homme qui ne pourrait décrire les premiers objets qui ont été soumis à l'impression de ses sens d'une manière durable ? Et quel est celui qui pourrait se flatter de donner une description exacte de ceux qui l'ont frappé dans un âge plus avancé ?

Le portrait des premiers reste gravé d'une manière ineffaçable, et l'on oublie jusqu'au nom des seconds. Quel est enfin celui qui cent fois n'a pas remarqué qu'il conservait un souvenir exact des premières personnes qui ont présidé à son éducation, tandis qu'il oubliait jusqu'aux liaisons les plus intimes qu'il avait formées dans les derniers temps de sa vie ?

Doit-on s'étonner de voir les impressions de l'enfance être si durables, quand on sait que nos sens sont alors doués d'une sensibilité exquise et encore neuve, qu'ils s'exercent sur des objets moins nombreux, et qui sont plus long-temps soumis à leur action? De là doivent s'ensuivre des impressions aussi profondes que durables, tandis que, dans l'âge viril, les objets n'agissent plus avec la même vivacité, et que notre mémoire, surchargée de faits, ne peut plus nous fournir qu'une idée confuse de ceux qui ne nous ont que faiblement émus. Ainsi je comparerai les impressions de l'enfance aux caractères tracés sur l'écorce d'un jeune hêtre, qui, d'une manière ineffaçable, croissent et s'élèvent avec lui.

Ne voit-on pas d'ailleurs le vieillard oublier facilement ce qui le frappe dans sa vieillesse, rappeler constamment les impressions de sa jeunesse, et goûter, dans chaque narration qu'il en fait, le plaisir de la nouveauté? Aussi ce penchant invincible qui le porte à narrer sans cesse les faits de son printemps a-t-il donné lieu au proverbe suivant : *qui n'a rien fait avant quarante ans, ne fait plus rien durant sa vie.*

C'est donc particulièrement à cette source que l'on doit rapporter le plus grand nombre des causes de la nostalgie : ainsi, par exemple, un vice d'éducation, la crainte des dangers, les terreurs paniques, une constitution faible et délicate, formée par trop de soins de la part des parens, un esprit accoutumé à l'indépendance, qui veut que tout lui cède, peuvent y donner lieu. D'autres causes cependant peuvent la déterminer. Ainsi la peine que l'on éprouve lorsqu'on abandonne une famille chérie, des privations, des revers, des chagrins, des maladies peuvent lui donner naissance.

L'amour est encore une cause puissante de cette affection. Un portrait souvent infidèle, un billet, assurance d'un amour réciproque, un anneau, des cheveux sont des bijoux précieux que le nostalgique se plaît à revoir souvent. Ainsi j'ai vu, en 1813, le fils d'un négociant basque, nouvellement arrivé dans la capitale

du Languedoc pour y étudier l'art de guérir, être pris de nostalgie peu de temps après son arrivée.

Ce jeune homme était âgé de vingt-un ans ; il était doué d'une constitution faible et délicate. A peine eut-il habité Toulouse pendant deux mois, qu'il devint sombre et taciturne ; s'il se promenait, c'était dans la solitude, et l'on voyait des larmes continuelles arroser son visage. Son état s'aggravait de jour en jour, et bientôt il serait tombé dans le marasme le plus complet, si M. *Naudin*, praticien distingué de cette ville, auquel il était recommandé, n'eût prévenu la fin fatale qui le menaçait en instruisant ses parens de son état, et en leur faisant observer qu'il était de nécessité absolue de le rappeler auprès d'eux. Dès le jour qu'il en reçut la permission, la joie se peignit sur son front, et il ne cessa de me répéter, ainsi qu'à plusieurs de ses amis qui se trouvaient réunis chez lui, qu'il allait enfin revoir l'objet de son amour, dont il gardait une foule de souvenirs qu'il se plut à nous étaler, et que dorénavant la mort seule pourrait l'en séparer.

Le passage subit d'un lieu que l'on chérit dans un autre qui ne présente rien d'attrayant, et la captivité, doivent encore être comptés parmi les causes les plus fréquentes de cette affection. Plusieurs fois j'ai eu occasion de m'en convaincre par des observations que j'ai recueillies, et parmi lesquelles je rapporterai celle d'un capitaine de vaisseau anglais, qui fut pris de nostalgie immédiatement après avoir débarqué dans le port de Toulon, où j'étais alors employé en qualité de chirurgien à l'hôpital militaire.

Cet infortuné, âgé de cinquante-huit ans, venait de Corfou. Il fut pris avec son équipage au moment où il touchait au rivage de sa patrie, et fut conduit par un de nos corsaires dans le port de cette ville. A peine eut-il débarqué qu'il manifesta le désir d'entrer à l'hôpital. Ses désirs furent satisfaits. Dès les premiers jours, il garda un silence opiniâtre ; bientôt après, il refusa presque constamment les alimens qui lui furent offerts, sans se plaindre néanmoins d'éprouver la plus légère douleur physique.

M. *Courtès*, médecin en chef de l'hospice, ne connaissant pas lui-même la langue anglaise, pria un de ses sous-aides (qui en avait une parfaite connaissance) de faire de fréquentes visites à ce malheureux, afin de le distraire, et d'alléger, s'il était possible, les maux qu'il éprouvait. Il fut d'abord sourd aux questions de ce jeune homme, et ne lui répondit que par des pleurs. Si cependant, fatigué par ses instances, il faisait entendre quelques paroles, c'était pour redemander sa patrie, sa femme et ses enfans, et pour dire, en versant des larmes : Ah! c'en est fait! j'ai tout perdu! désormais je ne les verrai plus! Quatre ou cinq jours s'écoulèrent, et les symptômes augmentaient si rapidement, qu'il refusait toute espèce de nourriture, et que la présence seule du sous-aide chargé de le voir suffisait pour lui faire verser des larmes. Tel était son état déplorable quand on vint lui annoncer que la paix était signée entre l'Angleterre et la France ; nouvelle qui d'abord ne parut pas beaucoup l'affecter. Mais, dès qu'il en eut acquis la certitude, l'on vit son trouble se dissiper, la gaîté reparaître sur son visage, et, malgré l'abattement dans lequel il paraissait plongé, abattement qui ne permettait pas de croire qu'il pût abandonner un lit qu'il occupait depuis environ dix jours presque sans mouvement, il eut néanmoins assez de force pour l'abandonner et converser longtemps avec celui qu'il ne daignait pas écouter la veille. Je dirai plus, il put, dès le lendemain, non-seulement parcourir l'hôpital, mais encore la ville, qu'il ne tarda pas à quitter pour se rendre à Marseille, afin de se livrer à l'inconstante haleine des vents pour regagner les lieux qu'il regrettait si amèrement.

Des sujets que la Nostalgie affecte de préférence.

Depuis les animaux jusqu'à l'homme sauvage, et depuis celui-ci jusqu'à l'homme civilisé, tout est sujet a ressentir la funeste influence de cette affection morale. Indistinctement elle sévit sur les deux sexes et tous les âges.

Cependant elle se fait plus particulièrement remarquer chez les jeunes gens qui pour la première fois voyagent loin de leur patrie, et qui essuient des revers ou des maladies. Pour eux alors la saison des plaisirs disparaît avec une rapidité étonnante, et ne laisse après elle qu'une foule de désagrémens. Forcé, loin de sa famille, à modérer sa fierté, à corriger ses caprices, à comprimer ses goûts, le jeune voyageur regrette son premier état, et désire d'autant plus retourner dans ses foyers, qu'il sait que là tout secondera ses désirs. Cet espoir de trouver le bonheur là où il l'a déjà goûté suffit pour transformer ce désir primitif en un besoin réel, qu'il cherche à satisfaire avec d'autant plus d'ardeur, qu'il trouve plus d'obstacles à y parvenir.

Les personnes du sexe nous offrent cependant beaucoup moins d'exemples de cette affection que les hommes; et cette différence doit être rapportée, je crois, à la mobilité de leur esprit et de leur caractère, au peu de durée de leurs affections, à la facilité avec laquelle elles se succèdent à chaque instant, et à ce que rarement elles se livrent à des voyages de long cours; mais non, comme l'a prétendu *Tourtelle*, à leur babil continuel, et à l'intérêt qu'elles prennent aux petits événemens, qui, étant, dit cet auteur, une sorte d'exercice proportionné à leur état, fait qu'elles supportent mieux les occupations sédentaires.

Les habitans des villes sont aussi moins sujets à la nostalgie que ceux des campagnes; et cette différence provient sans doute de ce qu'à mille sujets de distraction les premiers joignent mille projets qui viennent assaillir leur esprit, et leur promettent des avantages que l'imagination se plaît toujours à grossir, tandis que le rustique habitant des champs croit ne plus revoir sa patrie dès que ses yeux cessent de l'apercevoir. Ne pourrait-elle pas encore provenir de la différence respective de leurs positions, qui fait que le citadin, plus instruit en général que le campagnard, maîtrise plus facilement ses affections, et que, par la ressemblance des villes, il croit ne point avoir abandonné sa patrie, par cela même qu'il

habite une cité plus ou moins semblable à la sienne? Cette cause, que je considère comme très-importante, va faire le sujet de l'article suivant.

Certains peuples ont sur d'autres une prédisposition manifeste à cette affection, et c'est surtout ceux qui habitent les pays les plus déserts et les plus sauvages qui nous en offrent les plus fréquens exemples. La raison m'en paraît simple.

Plus grande est la différence qui existe entre son pays natal et celui qu'habite l'homme, plus fréquemment il devient nostalgique. Rien n'est plus propre en effet à nous rappeler un objet que la possession d'un objet opposé; et le seul moyen de l'apprécier à sa juste valeur gît essentiellement dans cette comparaison. Quel est l'homme qui, cent fois, ne l'a pas éprouvé? Quel est le vieillard qui ne rappelle pas, en voyant les plaisirs de la jeunesse, les beaux jours de son printemps? Quel est l'infortuné malade qui n'apprécie pas le bienfait de la santé lorsqu'il gît dans le lit de douleur? Quel est l'esclave qui n'apprécie pas le bonheur de la liberté? Quel est l'habitant du midi qui, transporté dans les froides régions du nord, n'apprécie pas l'heureux ciel de son pays? Quel est enfin celui qui, loin de sa patrie, n'éprouve pas une douce émotion à l'aspect d'un objet qu'il a vu naître et croître avec lui?

Pour prouver de semblables faits, les exemples se présentent sans nombre; mais, pour ne pas lasser l'attention de mes lecteurs, je vais me borner à rapporter le suivant.

Un sauvage d'Othaïti fut conduit à Paris; on s'empressa de lui faire connaître les curiosités de cette capitale. Bientôt on le conduisit au jardin des plantes, et les objets qu'on lui fit observer ne paraissaient que très-faiblement exciter son étonnement et son admiration, quand tout à coup, apercevant de loin un arbre de son pays, il quitta ses guides, et courut à la hâte se précipiter sur le tronc de ce végétal, qu'il tint pendant plusieurs minutes étroitement serré entre ses bras.

Le Scythe ne méprisa-t-il pas les amusemens de Rome pour revoir ses déserts ? Le poëte ne nous représente-t-il pas Ulysse dédaignant l'immortalité pour revenir dans Ithaque sa patrie ? Et ne sommes-nous pas en droit de conclure que nous ne pouvons oublier les lieux où nous avons reçu la vie, et qu'un sentiment de reconnaissance semble nous les rendre chers ?

Sagar, qui parlait d'après sa propre expérience, a prétendu que, dans cette affection, l'âme tenait à peine au corps, et que son commerce avec lui n'existait presque plus.

Gresset, dans son ode sur l'amour de la patrie, s'exprime de la sorte :

« Soit instinct, soit reconnaissance,
« L'homme, par un penchant secret,
« Chérit le lieu de son enfance,
« Et ne le quitte qu'à regret.
« Les cavernes hyperborées,
« Les plus odieuses contrées
« Savent plaire à leurs habitans.
« Sur nos délicieux rivages
« Transportez les peuples sauvages,
« Vous les y verrez moins contens. »

Le cardinal de *Bernis,* avec toute l'élégance de la poésie française, nous rend la même pensée dans les deux vers suivans :

« Amour de nos foyers, quelle est votre puissance !
« Quels lieux sont préférés aux lieux de notre enfance? »

De La Harpe enfin, dans son épître à M. le comte de Scoowaloff, sur les effets de la nature champêtre, et sur la poésie descriptive, nous peint encore le même sentiment dans les vers suivans :

« Le sauvage lui-même, aux plus lointains climats,
« Trace dans sa chanson, grossière et monotone,
« Tout ce que sa demeure offre pour lui d'appas,
« Le sol qui le nourrit, la mer qui l'environne.

. . . . . .

« L'habitant de Torno, dans sa hutte enfumé,
« Chante aussi son pays, dont il est seul charmé. »

D'un autre côté, si les habitans des déserts et des montagnes donnent de plus fréquens exemples de nostalgie que les citadins, c'est qu'ils sont moins civilisés, que leurs habitudes sont plus grossières, qu'ils ont une manière de parler qui leur est particulière, et qu'ils sont obligés d'abandonner dès que des circonstances majeures les forcent à quitter le sol de leur patrie. Dès ce moment, ils se trouvent lancés sur le théâtre d'un nouveau monde, où non-seulement tout leur est étranger, mais où tout exige leur transformation pour ainsi dire en nouveaux hommes. Ces mœurs grossières doivent être bannies et remplacées par de nouvelles plus policées ; ce langage particulier, qui seul leur est connu, devient un objet de raillerie et de critique, qui leur impose la dure nécessité de l'abandonner pour se familiariser avec celui du pays qu'ils habitent ; leurs vêtemens même deviennent la source de mille plaisanteries, et tout en eux, jusqu'à leur manière de vivre, doit être échangé sans retard, pour commencer une nouvelle carrière dont les entraves, les peines et les contrariétés leur rappellent constamment les douceurs, les plaisirs et les agrémens qu'ils goûtaient dans leurs foyers.

Les personnes encore dont les facultés intellectuelles sont peu développées, ou n'ont point été cultivées, doivent nous offrir de plus fréquens exemples de nostalgie que celles dont ces mêmes facultés ont été cultivées par une bonne éducation. Celles-ci, en effet, portent en elles des ressources assurées contre l'oisiveté, l'ennui et l'adversité, et savent trouver dans des diversions agréables et les consolations de la philosophie, un remède capable de les élever au-dessus des vicissitudes humaines.

Personne n'ignore les belles observations faites sur les jeunes Suisses par *Zimmermann*, qui, dans son immortel traité de l'expérience, dit que cette maladie leur était commune. Des faits sans

nombre prouvent cependant qu'elle peut aussi affecter toutes les nations.

Delille, dans son poëme de l'Imagination, au sujet de ce peuple s'exprime de la sorte :

« Voyez l'habitant des rochers helvétiques,
« A-t-il quitté ses lieux, tourmenté par les vents,
« Hérissés de frimas, sillonnés de torrens :
« Dans les plus doux climats, dans leurs molles délices,
« Il regrette ses lacs, ses rocs, ses précipices. »

Rousseau et *Sauvages* nous apprennent combien le ranz des vaches, chanson que les jeunes bergers suisses se plaisaient à jouer sur leurs cornemuses, portait les soldats de cette nation à déserter ; au point qu'on fut obligé de défendre de le chanter, sous peine de mort, parce qu'ils n'entendaient jamais ce chant sans éprouver la plus vive émotion, et le désir immodéré de revoir leur patrie.

C'est enfin avec toute la pureté de la poésie française que nous trouvons cette idée consignée dans un discours en vers que M. *de La Chabaussière* lut à l'ouverture du concert annuel de la société académique des enfans d'Apollon, an 1813.

« Quand, loin de ses foyers par la guerre entraîné,
« A regretter ses monts par l'exil condamné,
« Le hasard réveillant dans son âme attendrie
« Ce refrain si puissant, ce chant de sa patrie ;
« Soudain de la revoir l'impatient désir
« Le faisait délirer, déserter ou mourir. »

Des signes de la Nostalgie.

La nostalgie se manifeste par une envie démesurée qu'éprouvent certaines gens de retourner chez eux ; et lorsque cette envie ne peut être satisfaite, bientôt paraît un ennui continuel, un dégoût pour les plaisirs, une négligence extrême pour les devoirs, une

tristesse profonde, qu'annoncent l'abattement, la fréquence des soupirs, et l'envie de pleurer, qui redouble au plus léger souvenir qui rappelle au nostalgique le lieu vers lequel tendent tous ses désirs. Dès le début, il parle volontiers du sujet de son affliction, mais il cherche toujours quelque prétexte pour la rendre plus légitime; ainsi tantôt il suppose que sa présence est d'une nécessité absolue à ses parens, tantôt qu'il ne peut supporter son nouvel état, tantôt..... Toujours il choisit de préférence quelqu'un de son pays, afin de pouvoir s'entretenir du lieu qui l'a vu naître. Mais, quand son regret s'est accru au point de ne pouvoir plus être dissimulé, le malade devient taciturne, et cherche la solitude; idée que nous trouvons rendue en vers avec toute l'énergie possible dans le poëme de l'Imagination de *Delille* :

« Il veut des lieux déserts; il veut des bois sauvages,
« De noirs torrens, des troncs brisés par les orages,
« Des rochers dont le deuil réponde à son ennui;
« Il veut des lieux affreux tourmentés comme lui. »

Il garde en outre un silence opiniâtre; s'il répond, c'est par des pleurs, et des pleurs continuels. S'il se plaint, c'est des seuls symptômes physiques, et il nie formellement que le mal du pays participe pour la moindre chose à ses souffrances. Ses discours cependant le font assez connaître; et la plaisanterie, comme l'hypochondriaque, ne fait que l'irriter. S'il se persuade qu'il ne reverra plus sa patrie, ses parens, ses amis, bientôt aux symptômes que je viens d'énoncer s'en joignent de bien plus graves; bientôt, dis-je, son visage pâlit, sa physionomie devient sombre, ses yeux restent immobiles, et laissent couler sans cesse des larmes involontaires; toutes ses fonctions s'exécutent mal; des rêves effrayans troublent son sommeil; et son embonpoint diminue à vue d'œil. Dès que la maladie est parvenue à son apogée, rien n'est plus capable de remplacer dans son cœur ces objets qu'il ne croit plus revoir, et dont la présence s'offre à chaque instant à son imagination égarée. En vain voudrait-on, par la société, lui procurer

quelque soulagement, l'homme le plus sensible ne lui paraît que le plus indifférent. Hélas ! que son état est déplorable ! que sa position est touchante, puisque l'espérance, cet unique soutien de l'infortune, l'espérance, dis-je, qui se présente à nous sous de si séduisans rapports, n'est plus qu'un fantôme pour le malheureux qui éprouve les regrets de vivre loin de sa patrie ! Dans cette affreuse situation, il n'évalue que son malheur, il n'envisage que ce qui lui manque, et ses yeux ne voient rien qui l'intéresse, parce que son cœur ne leur sert pas de flambeau. Cet état est sans doute terrible, mais la position du médecin, dans ce cas, est-elle moins embarrassante ? l'est-elle moins lorsque toutes les ressources que fournit la médecine morale ne peuvent souvent lui être d'aucune utilité. Le malade enfin devient insensible à toute autre idée qu'à celle de sa patrie ; des présages sinistres viennent le troubler ; il refuse de prendre de la nourriture, se dégoûte de la vie, et éprouve une lésion plus ou moins forte dans les facultés intellectuelles. Son pouls devient faible et intermittent ; la fièvre se manifeste ; il éprouve un resserrement précordial ; le marasme devient complet ; et si l'on ne peut le renvoyer dans ses foyers, la mort est inévitable.

J'ai dit que souvent le malade se dégoûtait de la vie, et cherchait à terminer ses jours d'une manière directe ; ainsi je puis rapporter l'exemple d'un jeune homme qui, contre la volonté de ses parens, s'était embarqué comme matelot. Plus d'une fois il eut occasion de se repentir de sa faute, et de comparer son état avec le bien-être dont il jouissait au sein de sa famille. Déjà le regret d'avoir abandonné le toit paternel ne le quittait plus ; chaque jour, chaque heure, chaque instant exaspérait sa douleur, quand il résolut de se donner la mort. Pour arriver à ce but, il chercha à gagner un jeune chirurgien afin d'en obtenir de l'arsenic. Ennuyé de ses importunes sollicitations, celui-ci lui donna trois grains d'émétique, en lui recommandant de les prendre dans un verre d'eau. A peine furent-ils parvenus dans son estomac qu'il vomit beaucoup, et se

crut perdu. Revenu de sa frayeur, il s'aperçut que le chirurgien l'avait trompé; il le remercia, et quelques jours suffirent pour lui rendre l'embonpoint qu'il avait perdu. Cet exemple, que m'a fourni le docteur *Quemont*, mon intime ami, peut servir à prouver combien grand est l'effet que peut produire une forte affection morale sur le physique d'un individu atteint d'une maladie de ce genre, et l'avantage d'une commotion physique pour rompre la continuité des préoccupations les plus pénibles.

Quelquefois encore, le nostalgique, parvenu au dernier degré de marasme, semble recouvrer la santé lorsqu'il est sur le point de rendre le dernier soupir. Ses douleurs diminuent, son espoir renaît; son pouls paraît reprendre la lenteur et la régularité de l'état physiologique; mais ce repos de la nature qui est sur le point de défaillir ne saurait durer long-temps, et bientôt il est remplacé par un mouvement fébrile, auquel succède le froid glacial de la mort.

Du prognostic.

Le prognostic doit être plus ou moins fâcheux, suivant que la la nostalgie est simple ou compliquée, et que le malade peut ou ne peut pas retourner chez lui.

L'expérience et le raisonnement s'accordent à prouver que rarement elle peut exister seule, et que le plus souvent elle s'unit aux affections gastriques, d'où dérive sympathiquement la lésion des autres fonctions. Pour nous convaincre de cette vérité, rappelons d'abord que la nostalgie n'est autre chose qu'une affection morale; considérons en peu de mots l'effet direct des passions sur l'estomac, et bientôt la question sera résolue. Les affections morales, ai-je dit, se font primitivement ressentir sur l'organe de la digestion ou ses annexes. Ainsi, dans une sensation violente et inattendue, nous éprouvons une douleur ou plutôt un sentiment douloureux à la région épigastrique. Sommes-nous affectés d'un chagrin cuisant, l'ictère se manifeste. Un sentiment de haine ou de vengeance

nous tourmente-t-il, nous ressentons un poids continuel sur l'épigastre. Sommes-nous plongés dans un délire amoureux, aussitôt cesse de se faire ressentir le besoin de prendre des alimens. Eprouvons-nous une sensation quelconque dont l'essence dérive des facultés mentales, nous ressentons aussi-tôt un sentiment de constriction vers la région épigastrique; et si la cause persiste, surviennent la céphalalgie, l'anorexie, la blancheur de la langue, la couleur citrine de la conjonctive et du pourtour des lèvres; la chaleur et la douleur épigastrique, qui nous annoncent positivement l'altération des fonctions digestives. La sympathie, d'ailleurs, qui existe entre ces deux organes, l'estomac et l'encéphale, se manifeste dans mille autres circonstances; ainsi, à peine avons-nous une indigestion, que le mal de tête survient. A peine faisons-nous un léger excès de boisson, que nos facultés mentales s'exaltent, et nous devenons plus propres aux travaux de combinaison. A peine une douleur céphalique primitive se manifeste-t-elle, que le dégoût, l'inappétence et la douleur épigastrique surviennent; mais comme l'estomac, ce centre des sensations de la vie organique, a des connexions directes avec la plupart des organes, il s'ensuit naturellement qu'il ne peut rester long-temps dans un état pathologique sans faire ressentir son influence aux viscères qu'il tient pour ainsi dire sous sa dépendance. Il faut donc soigneusement distinguer cet état de saburre bilieuse, ou d'embarras gastrique, d'un état de phlogose de la membrane muqueuse digestive, qui pourrait en imposer. Pour me servir des expressions de l'auteur de l'excellent Traité des phlegmasies chroniques, « il ne faut pas, dis-je, penser devoir balayer jusqu'à extinction cet afflux de matières muqueuses qui, le plus souvent, s'accroît rapidement sous l'influence même des évacuans qu'on lui oppose; insuccès manifeste qu'on ne manque point de rapporter à l'inefficacité des médicamens, quoique ce soit à la seule impéritie de l'homme de l'art qu'il faille l'attribuer. »

Plus les affections qui s'unissent à la nostalgie sont graves, et plus aussi le prognostic doit être fâcheux. J'observerai encore que

cette affection en diminuant la force organique peut être une cause de développement pour toutes les maladies endémiques et épidémiques ; et que dans les lieux où règnent habituellement la peste ou la fièvre jaune, les personnes atteintes de cette maladie courent le plus grand danger. Chez les personnes du sexe, elle peut encore produire des dérangemens considérables, tels que la suppression des menstrues, par exemple ; et de là, la chlorose, les affections hystériques, les convulsions, etc.

Dans les cas enfin où à la complication se joint l'impossibilité de renvoyer le malade chez lui, le médecin peut hardiment prognostiquer sa mort. Néanmoins il doit bien se garder de lui laisser apercevoir le désespoir dans lequel il est d'obtenir sa guérison, car, comme l'a dit fort éloquemment M. *Chomel* dans sa Pathologie générale, la crainte de la mort ajoute toujours à la gravité d'une maladie sérieuse ; et le médecin qui laisserait soupçonner ou qui ferait entrevoir à un malade la terminaison inévitable d'une maladie mortelle, aurait à se reprocher d'avoir abrégé des jours qu'il devait prolonger, et répandu l'amertume et le désespoir là où son devoir l'obligeait de porter la consolation et l'espérance.

Du traitement.

Comme dans toutes les affections morales, les moyens curatifs se réduisent à deux : je veux dire les secours moraux, lorsque la nostalgie est simple ; et ceux de la thérapeutique, lorsqu'elle est compliquée. Le praticien doit cependant insister d'autant plus sur les premiers, que les seconds ne produisent leur effet que lorsque l'esprit y a disposé le corps. C'est pourquoi il conseillera avec succès divers amusemens, tels que jeux, bals, spectacles, promenades, en observant cependant que les distractions qu'on s'en promet n'ont d'effet utile qu'autant que ces émotions peuvent pénétrer jusqu'à l'âme, et que l'entrée leur en est interdite lorsqu'elles sont trop disparates avec sa situation, et trop fortes pour n'en être pas repoussées ; mais si la lecture a des charmes pour son

malade, quelques ouvrages légers et agréables appropriés à son goût, ou capables de faire une heureuse diversion à l'objet dominant de son affection, auront quelquefois sur lui une influence plus heureuse.

Le médecin d'ailleurs, comme l'observe *Barthez*, doit devenir l'ami, le confident, le protecteur de son malade; lui parler cordialement et de la manière la plus simple. Il doit bannir de ses discours le pédantisme, et ces mots techniques qui, ne devant jamais sortir des écoles, ne font que le troubler et aggraver son état. Il doit surtout, et c'est une précaution indispensable pour le succès des secours moraux, faire en sorte que son malade ne s'aperçoive pas que ce qu'il fait a pour but sa guérison; car l'idée seule du remède tiendrait son esprit fortement tendu sur celle du mal; et cet effet détruirait tout le bien qu'il croirait produire. Il faut aussi qu'il ait bien garde d'attaquer la maladie de front par les raisonnemens et les exhortations. Qu'il fasse plutôt de fréquentes visites; qu'il arrive toujours comme par hasard; qu'il témoigne à son malade beaucoup d'intérêt, et qu'il remplisse, en un mot, tous les devoirs d'un médecin et les obligations d'un véritable ami. S'il est assez heureux pour lui inspirer de la confiance, c'en est assez pour lui faire concevoir la douce espérance de la guérison. Alors il doit redoubler de zèle, chercher à trouver quelqu'un de son pays qui lui fasse de fréquentes visites afin de le distraire; et tout ce qui peut, en un mot, plaire à son malade doit être mis en œuvre de la part du médecin. Celui-ci, pour entreprendre de semblables cures, doit non-seulement réunir beaucoup d'adresse et d'érudition dans l'art de guérir, mais encore dans la morale. C'est aussi principalement dans ce cas que brillent dans leur plus grand jour les heureuses qualités de l'esprit qui doivent être l'apanage du médecin. C'est la douceur et l'aménité de son caractère qui doivent inspirer de la confiance au malade; et c'est cette confiance qui peut dissiper ses craintes, bannir son trouble, et ranimer la tranquillité de son es-

prit. Il doit aussi beaucoup insister sur la dissipation, le travail, et enfin les occupations de toute espèce ; car ces moyens de diversion ont suffi, dans certains cas, pour déterminer la guérison.

Ainsi M. le baron professeur *Des Genettes*, après avoir sauvé l'armée d'Egypte du fléau de la peste par un dévouement et un héroïsme sans exemple, l'arracha une seconde fois, par des manœuvres répétées et des exercices de tout genre, aux dangers d'une maladie non moins grave, de la nostalgie, en un mot.

Si tous les soins du médecin sont infructueux, que le mal persiste et que les symptômes augmentent d'intensité, il doit renvoyer le malade dans sa patrie ; et, quelque faible, quelque abattu qu'il paraisse, cette nouvelle le ranime toujours, et le voyage suffit souvent pour déterminer sa guérison ; tandis que, s'il le retient, bientôt la mort vient terminer ses jours.

M. *Fournier*, l'un des collaborateurs du Dictionnaire des sciences médicales, rapportant son propre exemple à l'article *armée*, s'exprime de la sorte.

« A l'âge de vingt-un ans, je fus atteint de nostalgie ; mes supérieurs, touchés de mon chagrin, sollicitèrent du ministre de la guerre un ordre qui me permettait de me rendre à Paris. Je pars, le cœur rempli de joie ; à peine ai-je fait quatre lieues, que je me sens guéri. Nulle envie de continuer mon voyage ! Honteux de la faiblesse qui avait mis mes jours en danger, et jaloux de la réparer, je retournai au quartier-général, où je ne ressentis plus aucune atteinte du mal qui me consumait avant mon départ. »

J'ai dit que le médecin, dans le cas de non-réussite, devait renvoyer le malade dans sa patrie : mais il est souvent dans l'impossibilité de le faire, comme cela s'observe fréquemment dans le militaire, où mille circonstances peuvent s'y opposer. Dans ces cas, il doit tendre à prévenir les désordres qui accompagnent cette affection ; et s'il n'est plus en son pouvoir d'employer un trai-

tement curatif, il doit du moins fortement insister sur le palliatif.

Des médecins ont promis à leurs malades de les renvoyer chez eux dès que leur état pourrait le permettre, avec un tel succès, que cet espoir a suffi quelquefois pour leur rendre la santé. Ces exemples, loin d'être perdus pour nous, doivent nous autoriser à les imiter dans des cas semblables.

Quant aux moyens thérapeutiques, c'est aux antispasmodiques que le praticien devra donner la préférence. Parmi eux l'opium peut devenir d'un secours réel; car, comme l'a dit M. *Alibert*, il est toujours avantageux, parce qu'il jouit d'une propriété qui nous console alors même que l'espérance nous est enlevée; et, s'il ne guérit pas toujours les souffrances qui sont inséparables des infirmités humaines, il endort du moins les douleurs qui les accompagnent, et rend ainsi plus supportables les cruelles angoisses qui précèdent notre triste mais inévitable destruction.

Sans entrer dans le détail des différens traitemens que l'on doit employer, qu'il me suffise de dire qu'ils doivent toujours être relatifs à l'espèce de complication qui accompagne la nostalgie, et d'établir pour base que le médecin doit toujours s'occuper à soutenir les forces morales du nostalgique, sans ajouter foi aux prétendus spécifiques, qui n'existent que dans l'imagination, et sans diriger imprudemment contre cette affection des moyens dont il ne connaîtrait que la réputation, tels, par exemple, que ceux que l'on a vantés jadis, et dont on connaît à peine aujourd'hui les noms, la *poudre universelle*, les *tablettes de magnanimité*, celles *des trois diables*, etc., etc., etc.

Qu'il ne perde jamais de vue cet axiome médical, qui consiste à ne point nuire au malade quand il ne peut le guérir. Que la simplicité dans ses prescriptions l'emporte toujours sur la polypharmacie, qui, comme l'a observé l'auteur des nouveaux principes de thérapeutique, ne convient qu'aux charlatans, dont le vil métier est de tromper leurs semblables. Qu'il use, en un mot, de toutes les ressources de la médecine moderne, qui, sur celle

des anciens, offre de si grands avantages, que le savant *Bordeu* s'est exprimé de la sorte :

« Il est certain que nos remèdes, notre émétique, notre quina, nos saignées, nos vésicatoires nous donnent sur les anciens médecins le même avantage que les armes à feu donnent aux militaires pour le siége des places. Nous avons changé, ajoute-t-il, la médecine comme on a changé la guerre ; et tous ces écrits scandaleux, tels que ceux de Molière et de Montaigne, qui disait, en parlant des médecins de son temps : « Le choix même de la « plus part de leurs drogues est aucunement mystérieux et di- « vin, le pied gauche d'une tortue, l'urine d'un lézard, la « fiente d'un éléphant, le foie d'une taupe, le sang tiré sous « l'aile d'un pigeon blanc ; et pour nous autres coliqueux des « crottes de rats pulvérisées, et autres singeries qui ont plus « le visage d'un enchantement, que d'une science solide. » Ces écrits, dis-je, n'eussent certainement pas vu le jour si leurs auteurs, d'ailleurs justement célèbres, eussent vécu parmi nous. C'est surtout aux savans professeurs modernes, et aux expériences sans nombre de nos infatigables physiologistes, que le peuple doit rapporter la marche plus assurée que l'art de guérir fait vers la perfection ; et que les jeunes médecins sont redevables de l'instruction solide qu'ils puisent dans la fréquentation des hôpitaux, qui leur permet d'exploiter une mine féconde (l'expérience), et d'apprendre de l'anatomie pathologique à interroger la nature et à scruter ses secrets. Ils trouvent en outre le complément de leur instruction médicale dans les savantes leçons cliniques de ces illustres professeurs, dont les nobles efforts tendent à faire acquérir à leurs élèves une expérience déjà telle, qu'au sortir de l'école ils puissent marcher d'un pas ferme et presque assuré dans l'exercice à la fois difficile, mais si honorable et si sublime de l'art de guérir, que le prince des orateurs, Cicéron, ne balançait pas de comparer à un dieu celui qui l'exerçait dignement.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*Edente* FOESIO).

I.

Cura in visceribus veluti spina est, atque illa pungit. *De morb.*, *lib.* 2.

II.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 7, *aph.* 71.

IV.

Terram mutare commodum est in longis morbis. *De morb. popul.*, *lib.* 6.